

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Victor GILLIOZ

Nos morts : Le docteur Léon Ribordy

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1960, tome 58, p. 74-76

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

## LE DOCTEUR LEON RIBORDY

Il y a toujours, dans un village, dans une région, de ces figures d'hommes si connues, si estimées, qu'elles apparaissent aussi naturelles, pérennes, nécessaires, que l'arbre, la roche, la voie d'eau. On ne les conçoit point s'en aller. Parce qu'on les a vus chaque jour passer devant sa porte, sur la route le long de son champ, chaque jour vaquer sans trêve à leur travail, l'on dit toujours au moment où Dieu les rappelle vers Lui : « Ce n'est pas possible ; pas lui ! »

Le Docteur Léon Ribordy était pour Riddes, pour tout le Centre, l'un de ces hommes respectés, aimés, dont une population ne se sépare qu'avec une grande peine au cœur, avec

soudain l'impression que le temps vient trop vite de leur départ, qu'il pouvait trop apporter encore, soit par l'action, soit par la sagesse de la pensée.

Voici quelques années pourtant que la maladie, que la grande fatigue aussi de ce médecin de campagne, qui ne s'était jamais refusé à l'effort, l'avaient forcé de s'adjoindre de plus jeunes médecins. Oh ! sans pour autant renoncer lui-même à continuer son travail. Dès que sa santé le lui permettait à nouveau, il reprenait la réception et la visite de ses patients, trop actif, trop dévoué pour pouvoir jouir de loisirs prolongés, se jugeant d'ailleurs « trop jeune » encore — à plus de soixante ans ! — pour y avoir droit. L'année 1959 l'avait vu en meilleure santé d'abord. Il devait, hélas ! dans le dernier mois, souffrir d'une broncho-pneumonie qui l'affecta considérablement. Il soigna un dernier patient le 15 décembre et depuis lors alla s'affaiblissant. Les promenades dans son jardin se raccourcirent ; le 21 janvier, son cœur usé par cette longue vie laborieuse s'arrêta, peu après l'arrivée à son chevet du prêtre et du médecin. Sa mort fut pour Riddes, pour tout le Centre, une grande tristesse. Pour sa famille, à laquelle il avait tant donné, un déchirement.

Léon Ribordy était né le 8 novembre 1895, à Riddes ; son père, Léonce Ribordy, commerçant très honorablement connu, appartenait à une famille qui, depuis plusieurs générations, jouait un rôle marquant dans la commune. Après avoir fait ses premières classes à Riddes, Léon Ribordy entra au Collège classique de Saint-Maurice, où il fut le condisciple notamment de Louis Haller, aujourd'hui Evêque de Bethléem et Abbé de Saint-Maurice. Cette amitié nouée sur les bancs du Collège se prolongea, et c'est ce qui valut à Riddes, aux Mayens de Riddes, l'honneur de voir souvent ce très estimé prélat, en visite chez son ami. Son goût du travail, son besoin de dévouement, appelèrent le jeune étudiant qui avait obtenu sa maturité en 1915, à entrer aussitôt à la Faculté de médecine de l'Université de Lausanne. Ses études brillantes furent couronnées en 1921 par le diplôme de médecine, et après quelques années de stage à Fribourg, Berne et Lausanne, Léon Ribordy ouvrit son cabinet de consultation à Riddes, en 1924. Il fut durant de longues années, le seul praticien installé entre Sion et Martigny. A une époque où n'existait encore aucun anti-biotique, où pour se déplacer le moteur n'était strictement utilisable qu'en plaine, ce médecin de campagne dut se donner sans compter à la tâche. Il le fit avec un dévouement enthousiaste, une bonté compréhensive, une sûreté de diagnostic, qui lui valurent d'emblée l'estime de la population. A de très longues journées de travail, venaient s'ajouter encore les appels de nuit, auxquels jamais sa conscience scrupuleuse de ses devoirs d'état ne lui permit de se dérober. De nuit, de jour, on le vit sur les routes... De vacances,

il n'en osa pratiquement jamais prendre. Toujours, en effet, se trouvait entre ses mains le cas trop aigu d'un patient, et qu'il fallait suivre. Tentait-il de prendre quelque repos aux « Mayens » ? Toujours se trouvait encore là-haut quelque enfant, quelque estivant malade et pour lequel on venait le quérir.

À côté d'une vie professionnelle aussi remplie, le Docteur Léon Ribordy sut pourtant vouer aux choses de sa commune des soins éclairés par sa vive intelligence, par sa largeur de vues, la connaissance approfondie qu'il avait des problèmes et des besoins de Riddes. Jamais on ne le vit manquer une assemblée primaire, où ses avis judicieux, pleins de bon sens, étaient très écoutés. Il avait par ailleurs été désigné pour être membre de la commission scolaire de la commune et cet organe bénéficia longuement de sa sagesse. L'automne dernier encore, malgré sa fatigue et son état de santé, il avait tenu à suivre ses collègues dans la visite des classes, tant il portait à la jeunesse de son village un intérêt dévoué. Hors cette activité politique au sens le meilleur du terme, M. Ribordy était pour chacun l'homme de bon conseil, celui que l'on consulte non seulement pour ses maux, mais aussi pour ses soucis quotidiens, certain de rencontrer toujours sa compréhension généreuse et simple, sa bonté prête à se livrer. L'estime que l'on vouait à cet homme de bien dépassait d'ailleurs largement les limites de sa région. Partout on lui connaissait des amis. Membre d'autre part de l'*Agaunia* et de la *Lemania*, il avait gardé avec ses anciens condisciples et avec ces sociétés des liens très étroits, tant il avait su rester jeune de cœur et d'esprit.

Au militaire, le Docteur Ribordy avait grade de premier-lieutenant et en tous ses services sut se faire aimer des hommes qu'il eut sous ses ordres.

Mais le lieu où le défunt se plaisait le plus, ce qui fut intimement le centre de sa vie, ce fut bien sa famille. Il avait épousé, en 1926, M<sup>lle</sup> Eulalie Michellod, d'une vieille et grande famille de Leytron. Quatre enfants — deux filles, deux fils — naquirent de ce mariage, qui furent élevés par M. et M<sup>me</sup> Ribordy dans la plus pure tradition chrétienne. Et lorsqu'on sait la lourde charge, les soucis que cèle le fait de conduire quatre enfants jusqu'au sortir des hautes études universitaires, l'on mesure le dévouement que ce couple aujourd'hui séparé par le départ trop tôt venu de M. Ribordy, a consacré à sa tâche. Aussi peut-on savoir et partager la grande peine qui les afflige, et, au nom de nos lecteurs, de ceux qui ont eu le bonheur de rencontrer ce médecin exemplaire, ce chrétien généreux, exprimer à M<sup>me</sup> Ribordy, à ses enfants, à toute la famille du défunt, la profonde sympathie que toute une population éprouve à leur endroit. Il repose maintenant, mort en Dieu, parce que son cœur s'était usé à la tâche. Le cœur, dont une image juste et belle a fait la plus authentique noblesse de l'homme.

Victor GILLIOZ